

feel so badly about what they're doing, yet take so long to stop it. Perhaps this makes the book stronger, for the troubled reader is also torn between loyalty and honesty.

Careful observers of the illustrations will notice the teacher's wheelchair. Mrs. Fisk's disability is never mentioned in the text. What a perfect way to show that the teacher is successfully performing her job without fuss or special attention!

No safe place is the third in a series of "Susan George" mystery stories. Here sixteen-year-old Susan's holiday at an isolated lodge in the wilderness of British Columbia turns nasty after the former cook is found murdered. Susan tries to radio for help, outmanoeuvre someone trying to kill her, and babysit her two-year-old cousin. Just as the case seems settled, the real killer forces Susan to fly him to freedom in Vancouver.

After a slow start, the last third of the book is dramatic, with maybe a bit too much technical detail about flying. But thirteen pages of congratulations and explanations after the climax are overlong.

Marion Crook probably intends this book as an antidote for readers suffering from an overdose of saccharine series romances, but I found Susan too determined to prove her independence. And it's hard to imagine a teenager loving a boy because he is "good, kind, honourable, decent, loving and reliable." That's mother speaking.

Gisela Sherman is a former public school librarian and a freelance writer. She is currently writing her second children's book.

MORALE PRATIQUE ET IRONIE SOCIALE

La patte dans le sac. Sylvie Desrosiers. Illus. Daniel Sylvestre. Montréal, La Courte Échelle, 1987. 93 pp., 5,95\$ broché. ISBN 2-89021-063-4.

Le titre de ce récit policier destiné aux jeunes adolescents, renforcé à même la couverture par l'amusant dessin d'un chien étonné dont la patte antérieure s'enfonce dans un sac, nous propose d'emblée le monde des méfaits. Et dans ce texte, effectivement, il s'agit d'une série de crimes. Un transfert illicite de drogue à travers la frontière canado-américaine près de Montréal est effectué grâce à un chien dressé à transporter des sachets d'héroïne d'un maître à l'autre. Puis les malfaiteurs, pour se disculper, font accuser un innocent lorsque le chien est pris un soir, "la patte dans le sac," par un alerte douanier.

Les lecteurs seront attirés non seulement par ce chien singulier, nommé Notdog à cause d'une apparence si rebutante qu'on est poussé même à renier

sa caninité, mais aussi par les trois jeunes héros Jocelyne, Agnès et John. Intelligents et vifs, les trois camarades se concertent pour prouver l'innocence de l'oncle de Jocelyne qui, tout en ayant jadis séjourné dans les prisons fédérales pour trafic de haschich, est devenu un citoyen exemplaire du village.

Les trois enfants, devant l'intransigeance adulte du maire et de la police, décident que la seule façon de délivrer l'accusé sera d'identifier les vrais coupables. Ils s'évadent de chez eux la nuit, libèrent Notdog lui-même prisonnier à la fourrière du village et le suivent vers une maison sinistre perdue au fond d'une forêt. Les contrebandiers les découvrent et sont sur le point de les faire taire de façon permanente quand, grâce à un heureux stratagème, les enfants réussissent à s'enfuir. La police, déjà sur les lieux mais jusque là peu disposée à attaquer à cause des jeunes prisonniers, s'empare alors des criminels.

Cette histoire, pleine d'imprévus, ne manquera certainement pas de plaire. Sylvie Desrosiers la raconte d'une voix à la fois économe et animée et, malgré les dangers que doivent affronter ses héros, l'humour n'est jamais absent de son récit. John, par exemple, anglophone et fils d'un riche éleveur de chevaux, commet constamment d'hilares fautes de français qu'Agnès n'omet jamais de corriger quelles que soient les circonstances. De plus, les éloquents croquis de Daniel Sylvestre illustrent avec humour les moments marquants du récit.

Et pourtant, le but de l'auteur est indéniablement des plus sérieux. Grâce à leur aventure, les enfants de son roman commencent à retrouver leur chemin dans le dédale ironique du monde adulte, là où paradoxalement le malin se déguise souvent en vertueux, tandis que des apparences peu portées à inspirer la confiance masquent le bien véritable. L'univers particulier de ce roman abonde en exemples d'apparences trompeuses. Si Notdog a lui-même "le poil raide comme un tapis de corde et une couleur que seuls les daltoniens peuvent apprécier" (10), il est tout de même fidèle et affectueux. Bob les Oreilles Bigras, le motard à l'apparence scandaleuse, se révèle incapable d'actes criminels sérieux et ne se fait jeter en prison de temps en temps que parce qu'il a envie de manger à sa faim. Le maire du village, malgré ses fréquents voyages suspects à Montréal, finit par se disculper à leurs yeux. Et la police, qui semblait au début mener la campagne contre l'innocence, fait preuve d'un dynamisme inattendu dans la lutte pour la justice.

Le vrai malfaiteur du roman, c'est Auguste Gendron, le directeur de la fourrière, un homme "sérieux, malingre, tiré à quatre épingles" (19). Aimant l'ordre et la propreté, c'est le genre de personnage qui aurait bien pu être cité en exemple devant de jeunes lecteurs. Et pourtant c'est lui qui est capable des plus abjectes bassesses.

Un élément accessoire de cet enseignement moral, c'est la campagne menée par l'auteur contre deux habitudes pernicieuses que les jeunes pourraient quand même juger attrayantes. L'héroïne, déclare-t-elle, est une "drogue très puissante et dangereuse" (29), et le tabac fait ressembler le fumeur à "un incinérateur" (34) qui "continue d'empester tout le monde et de tousser sans

arrêt" (91). En fait, les deux substances nocives se ressemblent. C'est Agnès qui remarque, à propos du maire du village: "Avec la quantité de cigarettes qu'il fume, il a déjà une personnalité de drogué" (50).

Par un subtil croisement de stratégies, donc, l'auteur réussit à prévenir les jeunes non seulement contre les apparences trompeuses souvent cultivées par autrui, mais aussi contre les attraits séduisants de la drogue et du tabac. Sylvie Desrosiers rappelle à ses lecteurs la nature ambivalente des signes, pour ensuite appliquer sa leçon à deux éléments délétères du milieu adolescent qui ne sont que trop réels.

Dennis Essar enseigne la littérature au département de français de l'Université Brock.

A QUESTION OF JUDGEMENT

Nobody said it would be easy. Marilyn Halvorson. Irwin Publishers, 1987. 194 pp., \$10.95 paper. ISBN 0-7725-1652-9.

Despite the old adage, one can often not help judging, or at least anticipating, a book by its cover. The front cover of Marilyn Halvorson's *Nobody said it would be easy* shows a small plane crashed in a snowy wilderness, with three anxious adolescents scanning the bush for a possible path to start out on. The blurb on the back cover describes the trio's dilemma in detail, promising that "the three must fight together for survival." Picture and blurb mislead the reader, for this is not a survival tale along the lines of *Robinson Crusoe* or *Lost in the barrens*. The crash takes place when the book is almost three quarters over, and the three youths never really do learn to co-operate. One is left behind, while one strikes off on her own. Two happen to find each other just in time to save each other from drowning, after which they simply walk downstream to a research station and are saved.

What Marilyn Halvorson really wants to write about is the protagonist's struggle to deal with the possibility of permanent physical impairment. Fifteen-year-old Lance (who narrates his own story) had injured his hand in a knife-fight (in this novel's predecessor *Let it go*), and the opening chapter here confronts him with the news that the hand may never recover its strength. For a vigorous rancher's son, this is a severe blow. The chief source of dramatic tension in the story is Lance's attempt to hide this weakness from all around him, an attempt which becomes harder and harder to bring off. We